

PAUL ROUSSET, HISTORIEN DE LA CROISADE ET PIONNIER DE L'HISTOIRE DES MENTALITÉS

JEAN FLORI

Directeur de Recherche au Centre d'Etudes
Supérieures de Civilisation Médiévale
de Poitiers (CNRS)

On me pardonnera, je l'espère, de laisser parfois transparaître, dans les lignes qui vont suivre une émotion que je n'ai nul désir d'étouffer. Approchant moi-même du terme de ma propre carrière universitaire jalonnée par une centaine de publications portant essentiellement sur l'histoire des mentalités et des idéologies (et en particulier sur deux thèmes majeurs, la chevalerie d'une part, la croisade d'autre part¹), j'éprouve un réel plaisir teinté de nostalgie à rendre hommage ici à deux médiévistes qui m'ont dès mes débuts orienté et conforté dans ces deux domaines d'étude, Paul Rousset et Georges Duby. Ils furent l'un et l'autre pour moi des Maîtres, mais aussi des amis.

Il n'est guère nécessaire, toutefois, de faire à nouveau l'éloge de Georges Duby: plusieurs volumes d'hommage lui ont été dédiés², et nul n'ignore le rayonnement immense qui fut et demeure encore le sien, ni l'influence considérable qu'il exerça, directement ou indirectement, sur plusieurs générations d'historiens. Je lui dois pour ma part l'une des orientations décisives de mes propres recherches, celles qui s'attachent au thème de la chevalerie. Il m'encouragea vivement à m'y consacrer

¹ Voir par exemple FLORI, J., *L'essor de la chevalerie, XIe-XIIIe s.*, Genève, 1986; FLORI, J., *La première croisade. L'occident chrétien contre l'islam (aux origines des idéologies occidentales)*, Bruxelles, 1992, et plus récemment FLORI, J., *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, Paris, 1998; FLORI, J., *Croisade et chevalerie, XIe-XIIIe siècles*, Paris-Bruxelles, 1998; FLORI, J., *Pierre l'ermite et la première croisade*, Paris, 1999; FLORI, J., *Richard Cœur de Lion, le roi chevalier*, Paris, 1999.

² Voir par exemple *Femmes, Mariages-Lignages (XIe-XIVe siècles)*, *Mélanges offerts à Georges Duby*, Bruxelles, 1992; DUHAMEL-AMADO, C. et LOBRICHON, G. (ed.), *Georges Duby. L'écriture de l'histoire*, Bruxelles, 1996; il faut y ajouter plusieurs manifestations et commémorations qui ne furent pas toujours de très bon goût.

lors de notre première rencontre dans son bureau du Collège de France, il y a de cela une trentaine d'années. Comme tous les médiévistes de ma génération, j'avais été dès cette époque fasciné, émerveillé par la hauteur de vue de cet homme, par la beauté rayonnante, lumineuse, de son style, par son extraordinaire perception des dimensions multiples d'un passé qu'il savait mieux que quiconque restituer sous toutes ses formes, rendre vivant, sensible, presque palpable; par son talent à rassembler, pour en restituer une vision d'ensemble cohérente et limpide dans sa complexité même, des faits et des indices apparemment sans liens directs. Il envisageait, à cette date de notre première rencontre, d'écrire une Histoire des mentalités médiévales. Il voyait dans les sources relatives à la chevalerie, qu'elles soient historiques, littéraires ou artistiques, des documents d'une infinie richesse. Je lui dois non seulement de fructueux échanges d'idées relatives à notre commune recherche sur la chevalerie, mais aussi la mise au point d'une méthode personnelle, qu'il m'encouragea vivement à poursuivre et à amplifier, cherchant à atteindre son objet par une approche pluridisciplinaire individuelle. Une méthode qui — j'en suis heureux, malgré le doublement de la tâche qu'elle implique — m'a conduit à étudier tout autant la littérature que l'histoire du Moyen Age. Tout au long de ces années de recherche et de publications, Georges Duby resta pour moi un maître et un modèle, chaleureux, amical, proche, mais cependant inaccessible, comme le sont les géants. Inutile, donc, d'en poursuivre l'éloge: on ne fait pas l'éloge d'une étoile, d'une «star».

Paul Rousset est d'une toute autre espèce. Il fut mon tout premier maître lorsque, désireux d'orienter mes recherches vers l'étude de la «mentalité» des croisés (mobiles, sensibilités, comportements, espérances, etc), j'avais été dès l'abord, comme tant d'autres, conquis par la lecture de Paul Alphandéry³, puis par celle de Paul Rousset décrivant (comme Alphandéry précisément, et avant lui, au niveau des publications du moins) les origines et les caractères de la première croisade. Ce premier livre rassemblait déjà en un seul ouvrage, dès 1945, les thèmes d'étude qui furent les siens tout au long de sa carrière: l'histoire de la croisade et l'histoire des mentalités. Ouvrage solide, minutieux, rigoureux, profond, riche d'érudition et de sensibilité, mais exempt de cette fulgurance qu'avait Georges Duby; exempt aussi de toute ciselure, de tout effet de style, donc moins populaire. Volontairement sobre, jusqu'à l'austérité. Comme son auteur. Volontairement humble, modeste jusqu'à l'effacement. Simple et humain, profondément, naturellement. Un Homme. Il faut faire l'éloge de tels hommes. Ils ont toujours été rares. Ils deviennent maintenant exceptionnels.

³ Je parle ici seulement du tome I de ALPHANDÉRY, P., et DUPRONT, A., *La chrétienté et l'idée de croisade*, t. I et II, Paris, 1954; réédition, 1995 (avec postface de M. BALARD).

L'homme, en effet, transparaissait derrière l'historien: travailleur, sobre, rigoureux, sincère, timide et discret, attaché aux vraies valeurs, se souciant peu des modes, dédaignant l'affectation et les faux-semblants, fuyant l'apparat, détestant le clinquant et l'ostentation, se tenant soigneusement à l'écart des courants, des modes et des «écoles» de pensée: en bref, l'incarnation même des qualités intellectuelles et des vertus que l'on dit volontiers huguenotes, celles de (l'ancienne) Genève, sa ville, devenue la mienne, par adhésion à ces valeurs-là, fussent-elles aujourd'hui en déclin, voire en désuétude.

Une anecdote montrera mieux que de longues analyses quel type d'homme était Paul Rousset. Elle remonte à 1964. Enseignant alors dans un établissement secondaire en «France voisine» de Genève, j'entreprenais mes études supérieures d'Histoire. J'avais déjà lu plusieurs travaux de Paul Rousset, qui m'avaient séduit par leur limpide simplicité et leur manière très neuve d'aborder la matière, cherchant à percevoir non seulement l'évènement, mais sa signification, son retentissement chez les hommes qui le relatent, sa présentation, sa déformation même, sous l'effet de l'idéologie latente, inconsciente. Mais j'ignorais alors ses fonctions de professeur à l'Université de Genève et de conservateur du Musée d'Art et d'Histoire de cette même cité; et je ne connaissais pas l'homme. Je voulus un jour emmener ma classe visiter ce musée et allai demander au conservateur l'autorisation d'une telle visite de groupe, sollicitant un guide. En frappant à sa porte, je lus sur celle-ci une plaque avec ces mots: «P. Rousset, conservateur».

Ma requête présentée (et aussitôt aimablement acceptée), je fis part à mon interlocuteur du plaisir que j'avais eu récemment à lire quelques travaux d'un médiéviste nommé Paul Rousset, et lui demandai naïvement s'il était de sa famille. Je vis alors cet homme digne et d'âge mûr (il avait alors 53 ans), soudain fort gêné, baisser la tête, mal à l'aise tout à coup sur sa chaise qui semblait devenue pour lui un brûlot, et avouer à voix basse, comme on le ferait d'une faute: «oui, c'est moi». S'ensuivit une conversation qui est restée gravée dans mon esprit, et qui conforta ma vocation et ma propre conception de ce «métier d'historien». D'emblée il me fut cher, et d'emblée la sympathie s'établit entre nous. C'est donc tout naturellement que je m'orientai dès lors, à sa suite, et plus encore après sa mort survenue le 19 avril 1982, vers l'étude de la croisade, retrouvant avec émotion, au milieu des pages des très nombreuses sources qu'il avait avant moi compulsées à la bibliothèque de Genève, de petites feuilles de papiers jauni couvertes de son écriture, qui furent pour moi comme des jalons, de précieux messages d'encouragement à suivre sa trace. C'est ce que j'ai, depuis, tenté de faire à son exemple, m'inspirant de ses vertus fondées sur des valeurs que je partage et m'efforce de pratiquer.

La rigueur austère et l'humilité fort peu mondaine de Paul Rousset ne le prédisposaient certes pas à la popularité, à une célébrité qu'il ne recherchait d'ailleurs aucunement. L'estime de ses pairs lui suffisait.

Or, celle-ci n'a pas toujours été à la mesure de son grand talent d'historien et du caractère novateur, j'oserai même dire pionnier, de ses travaux. Les pages qui suivent tenteront, par l'analyse sommaire de ses principales publications, de faire ressortir ces traits.

Les travaux de Paul Rousset peuvent être, pour l'essentiel, regroupés en deux catégories, selon deux axes principaux de sa recherche: la croisade, la mentalité médiévale, thèmes souvent intimement mêlés.

1. LA CROISADE

J'ai déjà évoqué plus haut son premier ouvrage historique, publié à Neuchâtel en 1945, issu de sa thèse de doctorat soutenue à Genève l'année précédente⁴. Le premier, il avançait l'idée que, malgré ses traits juridiques, l'on ne peut définir la croisade qu'à partir d'une mentalité dont il recherchait l'expression dans les chroniques, les chartes, la correspondance pontificale mais aussi dans les chansons de geste, contemporaines du moins par leur esprit. Analysant avec perspicacité ces nombreux textes, il dégagait avec bonheur les caractères, les croyances, les aspirations et les intentions des croisés. Il ouvrait ainsi la voie d'une nouvelle approche de la croisade mettant l'accent plutôt sur les sentiments des hommes qui la firent que sur l'institution qui en résulta. Il exposa d'ailleurs lui-même avec plus de précision sa propre conception de l'idée de croisade dans une communication qui, publiée en 1955, annonçait une étude de l'ensemble des croisades, conçues comme phénomène unique⁵.

Elle parut en 1957, bridée sans doute par une exigence éditoriale de restriction de volume. Malgré cet espace trop restreint, P. Rousset parvint à retracer à la fois les faits majeurs des croisades et l'évolution de sa conception, de son idéologie⁶.

On retrouve mieux encore ce souci de mettre l'accent sur l'histoire des idées et des idéologies dans un volume malheureusement posthume à propos duquel il me confiait, peu de temps avant sa mort, les difficultés qu'il avait rencontrées pour le faire éditer, ce qui me surprit alors et ne cesse aujourd'hui de me scandaliser, s'agissant d'un historien de cet-

⁴ ROUSSET, P., *Les origines et les caractères de la première croisade*, Neuchâtel, 1945.

⁵ ROUSSET, P., «L'idée de croisade chez les chroniqueurs d'Occident», *X^e congresso intern. di scienze storiche*, Roma, 1955, pp. 546-565.

⁶ ROUSSET, P., *Histoire des croisades*, Paris, 1957.

te qualité⁷. Il y donnait de la croisade cette définition qui, à quelques nuances près, me semble encore aujourd'hui la meilleure: «La croisade est une guerre bénéficiant de privilèges ecclésiastiques et entreprise pour le recouvrement des lieux saints». Cette définition lui permettait d'affirmer que les expéditions contre les païens, les hérétiques, les schismatiques et les chrétiens rebelles à l'autorité du pape ne méritent pas le nom de croisades. Il soulignait aussi —comme je le faisais alors pour ma part d'une autre manière, selon une autre approche et d'autres sources plus spécifiquement «chevaleresques»— combien Croisade et Chevalerie sont inséparables et ont eu un développement parallèle, combien la sacralisation de la violence conduisit au culte du héros et du martyr, combien, surtout, la croisade fut avant tout une idéologie, dont il donnait cette belle définition: «On vit et on meurt pour une idéologie: cette assertion définit l'idéologie entendue au sens fort: non pas seulement di un ensemble de croyances» ou «un système d'idées», mais une idée-force, qui excite les imaginations, fortifie les volontés, nourrit les enthousiasmes». Contrairement aux opinions reçues, P. Rousset ne se disait pas convaincu (et je ne le suis pas davantage) que l'indulgence, à son origine du moins, soit l'élément principal de la croisade, comme on l'affirmait et l'affirme encore. Idée qui me semble fructueuse, idée à creuser, même (et surtout!) si elle n'est pas à la mode.

Outre ces grandes synthèses, P. Rousset a consacré plusieurs études à des aspects plus précis de la croisade. Toutes sont à la fois érudites et équilibrées, marquées du sens de la mesure et de la recherche du juste et du vrai qui caractérisent l'homme et l'historien.

On perçoit ces qualités dans l'article, trop peu connu, dans lequel le tempère le jugement très sévère porté sur Etienne de Blois par les chroniqueurs de son temps, jugement trop étroitement suivis par les historiens du nôtre⁸. Contrairement à ce que soutenait A. Brundage, Etienne aurait été, selon l'historien genevois, réellement malade à Antioche et, se jugeant inutile dans de telles conditions, se serait retiré (comme tant d'autres le firent aussi) à Alexandrette jusqu'à son rétablissement. Revenant à Antioche, livrée entre temps par trahison à Bohémond la veille de l'arrivée d'une armée de secours turque, il aperçut alors, des collines environnantes, la ville investie par cette multitude; il jugea, très «humainement», que tout était perdu et décida de rentrer en France, où sa femme Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, l'incita à repartir pour «laver son honneur» qu'elle estimait écorné. Il partit.

Son pèlerinage achevé, il se joignit à l'armée de Baudouin et mourut

⁷ ROUSSET, P., *Histoire d'une idéologie: la croisade*, Lausanne, 1983.

⁸ ROUSSET, P., «Etienne de Blois, fuyard, croisé, martyr», *Geneva*, 9, 1963, pp. 163-195.

au combat à Ramla, en 1102. Refusant de voir en Etienne un lâche et un traître, P. Rousset discerne plutôt en lui un homme en avance d'un siècle sur les mentalités de son temps, partagé entre l'amour de sa femme et le devoir envers Dieu. D'ailleurs, pourrait-on ajouter, la source principale, issue des milieux favorables à Bohémond, a sans aucun doute contribué à charger la mémoire d'Etienne, ami et partisan de l'empereur Alexis, devenu dès cette date l'ennemi principal d'un Bohémond soucieux de garder pour lui Antioche.

Dans une limpide communication au colloque de la Mendola, P. Rousset soulignait le caractère équivoque de la croisade quant à la situation des laïcs, qu'elle a contribué à élever en dignité⁹. D'autres travaux s'attachaient à l'étude des divers aspects de l'idée de croisade, de ses avatars tardifs, de ses contrefaçons, parodies et substituts. Ainsi, analysant 11 poèmes de Rutebeuf, il montrait qu'en dépit des changements d'état d'esprit de la classe chevaleresque, ce laïc, poète bourgeois, restait remarquablement fidèle aux thèmes de la croisade qui furent ceux des chroniqueurs du début du 12^{ème} siècle¹⁰. Un autre article montrait en Jeanne d'Arc une héritière de l'idée de guerre sainte modifiée et transférée au bénéfice de la royauté sacrée¹¹; deux autres s'attachaient à la personne de Catherine de Sienne pour étudier la manière dont la sainte avait perçu la croisade, influençant parfois les théoriciens du XIV^{ème} siècle¹². Prolongeant son étude au-delà des limites chronologiques habituelles au médiéviste, l'auteur n'hésitait pas à comparer à l'esprit de guerre sainte de la croisade les campagnes militaires et les entreprises puritaines de Cromwell¹³, ou encore à évoquer la persistance de l'idée de croisade chez le cardinal Schiner¹⁴, avant de montrer comment l'idéal de croisade fut longtemps rival de l'esprit missionnaire et constitua par là même un obstacle à la mission¹⁵.

Dans la plupart de ces travaux, on le voit, l'historien genevois s'attachait avant tout à étudier les composantes de l'idée de croisade, la nais-

⁹ ROUSSET, P., «Les laïcs dans la croisade», dans *I Laici nella societas cristiana dei sec. XI-XIII*, Milano, 1968, pp. 428-443.

¹⁰ ROUSSET, P., «Rutebeuf, poète de la croisade», *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 60, 1966, pp. 103-111.

¹¹ ROUSSET, P., «Jeanne d'Arc, sainte et guerrière», *Nova et Vetera*, 49, 1974, pp. 23-33.

¹² ROUSSET, P., «Sainte Catherine de Sienne et le problème de la croisade», *Revue Suisse d'Histoire*, 25, 1975, pp. 499-513, et ROUSSET, P., «L'idée de croisade chez sainte Catherine de Sienne et chez les théoriciens du XIV^e siècle», *Atti del Congresso Internazionale di Studi Cateriniani*, Siena-Roma 24-29 aprile 1980, Roma, 1981, pp. 362-372.

¹³ ROUSSET, P., «La croisade puritaine de Cromwell», *Revue Suisse d'Histoire*, 28, 1978, pp. 15-28.

¹⁴ ROUSSET, P., «Le cardinal Mathieu Schiner ou la nostalgie de la croisade», *Mélanges offerts à André Donnet*, Valloisia, Sion, 33, 1978, pp. 327-338

¹⁵ ROUSSET, P., «La croisade obstacle à la mission», *Nova et Vetera*, 1982, 2, pp. 133-141.

sance de cette idéologie, sa persistance et ses transformations dans les esprits. En cela, il fut véritablement un pionnier de l'histoire des mentalités, alors à ses balbutiements.

2. HISTOIRE DES MENTALITÉS

Il le fut plus encore, peut-être, dans le reste de son oeuvre, moins directement liée à la croisade.

Celle-ci, pourtant, demeurait largement présente dans son plus ancien article, consacré à définir l'idée d'unité dans la pensée commune au XI^e siècle, un thème qui traduit bien à lui seul les tendances de ses préoccupations¹⁶. Il y montrait comment la croisade réalisa cette unité à la manière d'une «anti-guerre», cherchant à restaurer l'union par l'obéissance à un seul chef, le Christ, supprimant ainsi le scandale de la multiplicité. Une telle idée, note-t-il, fait que la notion de tolérance ne pouvait nullement apparaître. Une autre étude, celle de la notion de chrétienté, faisait aussi une large place à l'idée de croisade, définissant cette notion nouvelle, qui s'affirme au XI^e siècle, reflétée par les chansons de geste, comme ambiguë, porteuse d'un double sens spirituel et temporel, reflet d'une société fermée qui se définit par opposition au monde extérieur adverse, celui des musulmans, des «païens», une entité qui prend conscience de son existence et se dilate par la lutte armée contre les «Sarrasins»¹⁷. L'arrière-plan de la croisade n'est pas non plus absente de son étude de l'idéal chevaleresque chez saint Bernard qui, constatant l'échec des institutions de paix, voyait dans la croisade un moyen de grâce divine, destinée à favoriser le passage de la «mauvaise chevalerie» (celle du siècle, celle de la *malitia*) à la bonne, la nouvelle chevalerie, la *militia Christi* des Templiers, assurant leur salut sans quitter leur condition sociale au sein de leur *ordo*. Une *militia* qui se sauve elle-même en sauvant la chrétienté¹⁸.

On notait pourtant, dans cette dernière contribution, un intérêt croissant pour le thème de l'idéal chevaleresque, thème qu'il étudiait à nouveau, chez Orderic Vital cette fois, dans un autre article, opposant chez le moine normand l'image du bon chevalier (tel Ansoud de Maule) imprégné de spiritualité et qui, généralement, est attiré par la vie contem-

¹⁶ ROUSSET, P., «L'idée d'unité dans la pensée commune au 12^eme s.», *Alma Mater*, 16, 1946, pp. 33-40.

¹⁷ ROUSSET, P., «La notion de chrétienté aux XI^eme et XII^eme siècles», *Le Moyen Age*, 1963, pp. 191-203.

¹⁸ ROUSSET, P., «Saint Bernard et l' idéal chevaleresque», *Nova et Vetera*, 45, 1, 1970, pp. 28-35.

plative et se fait moine à la fin de sa vie, à celle du mauvais chevalier pillard impie et violent, représenté par Robert II de Bellême¹⁹. Vision purement monastique?

Elargissant son enquête, Paul Rousset publia en 1973 une brève mais dense note sur la situation du chevalier à l'époque romane dans laquelle il relevait la prépondérance, dans l'éthique chevaleresque du XI^e siècle, des devoirs purement féodo-vassaliques, mais aussi les premières sollicitations de l'Eglise incitant les chevaliers à protéger les *inermes* contre les fauteurs de troubles et à lutter contre les hérétiques et les schismatiques²⁰; dans un autre article consacré au même thème, il étudiait deux *vitae* clunisiennes qui confirmaient ses précédentes conclusions, soulignant au passage que l'idéal chevaleresque, interprété par les moines, pouvait servir de modèle à certaines formes de piété des moines de Cluny, notamment l'esprit de discipline, d'obéissance, d'abnégation et de courage²¹.

Les autres articles s'écartent davantage des thèmes de la croisade et de la chevalerie, et posent les fondements d'une véritable histoire des mentalités. La religiosité y occupe, bien entendu, la première place, d'autant plus que les sources médiévales, particulièrement à l'époque romane, domaine privilégié de son enquête, sont pour la plupart ecclésiastiques, voire monastiques. Il voit ainsi en Raoul Glaber, ce moine souvent décrié, un interprète de la pensée commune de son temps, malgré ses outrances ou, peut-être, à cause d'elles²². Revenant à Orderic Vital, source d'une grande richesse pour l'historien des mentalités, il y recherche l'attitude envers les femmes, les traces de la notion de famille, d'amour familial et conjugal, dont il relève quelques exemples, indiquant au passage que les études démographiques trouveraient dans l'oeuvre d'Orderic Vital un terrain fertile, ne serait-ce que par le relevé et l'analyse statistique du nombre des enfants engendrés par les multiples personnages qui y sont mentionnés²³.

Les croyances, plus encore, ont retenu son attention. J'entends pas là, comme il l'entendait lui-même, le système d'interprétations que se faisaient les hommes des phénomènes dépassant leur entendement, et auxquels ils attribuaient une signification dans l'ordre du religieux, du surnaturel. L'étu-

¹⁹ ROUSSET, P., «La description du monde chevaleresque chez Orderic Vital», *Le Moyen Age*, 1969, 3-4, pp. 427-444.

²⁰ ROUSSET, P., «Note sur la situation du chevalier à l'époque romane», dans *Littérature, Histoire et Linguistique, Recueil d'études offerts à B. Gagnebin*, Lausanne, 1973, pp. 189-200.

²¹ ROUSSET, P., «L'idéal chevaleresque dans deux *vitae* clunisiennes», *Mélanges E. R. Labande, Etudes de Civilisation Médiévale*, Poitiers, 1974, pp. 623-633.

²² ROUSSET, P., «Raoul Glaber, interprète de la pensée commune au XI^e siècle», *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 36, 1950, pp. 5-24.

²³ ROUSSET, P., «La femme et la famille dans l'Histoire Ecclésiastique d'Orderic Vital», *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, 63, 1969, pp. 58-66.

de des signes est ici essentielle. A commencer par l'Histoire, que les chroniqueurs interprètent comme le sillon tracé par Dieu dans le terrain de l'humanité. L'Histoire est en elle-même signifiante, émaillée de signes divers qu'il faut savoir déchiffrer. L'histoire écrite par les chroniqueurs, relation de l'action divine à travers ou malgré les hommes, est de plus un moyen d'édification, comme la peinture ou les fresques. D'où leur goût pour l'histoire universelle, permettant de dégager de la nuée des faits une ligne directrice, une fresque de l'action divine, une «histoire sainte» à caractère prophétique et messianique. Et comme les auteurs sont essentiellement des clercs, cette origine s'ajoute à la tradition historiographique pour créer une histoire universelle qui est avant tout celle de l'Église et des saints, marquée par une certaine indifférence au temps proprement dit, aux dates précises. Il en résulte aussi une actualisation permanente du passé, abolissant la durée et parfois l'espace: le passé, ainsi, devient présent, conformément à la pensée mythique, dont on perçoit la permanence dans le culte des saints ou dans certains aspects de l'eucharistie, ou dans la notion de vengeance qui, lors de la première croisade, pousse les croisés à venger sur les juifs de leur temps les injures subies jadis par le Christ à cause de son rejet par leurs ancêtres²⁴.

Dans un autre article, lui aussi consacré à l'histoire, il montre sur deux exemples (1066 et 1204) la conception que s'en faisaient les chroniqueurs, très différente de la nôtre²⁵. Au delà des faits rationnels, ils cherchent le sens des événements, leur raison d'être. L'historien moderne doit-il négliger cette dimension? L'histoire, plaide Paul Rousset, ne doit pas être seulement celle des faits, mais aussi celle des mentalités, des attitudes, de la psychologie des hommes du passé. Il souligne donc l'intérêt de relever et de comptabiliser ces traits de mentalité pour reconstruire l'Histoire totale. Une telle étude, concluait-il alors, est encore à faire. Il posait ainsi les fondements de cette histoire des mentalités, des idées et des comportements qui allait se développer par la suite, dans de multiples directions, frôlant parfois la psychanalyse ou la sociologie, se divisant en écoles, échappant souvent aux directions qu'il avait sagement ébauchées.

Quelques articles de Paul Rousset me semblent à cet égard exemplaires, et devraient inciter les historiens des mentalités à réorienter leurs recherches dans cette direction-là.

Le premier est consacré à l'étude du comportement des hommes face à la nature à l'époque dite «romane», entre le milieu du X^eme et le milieu

²⁴ ROUSSET, P., «La conception de l'histoire à l'époque féodale», *Mélanges Louis Halphen*, Paris, 1951, pp. 623-633.

²⁵ ROUSSET, P., «Un problème de méthodologie: l'événement et sa perception», *Mélanges ... René. Crozet*, Poitiers, 1966, pp. 315-321.

du XII^{ème} siècle²⁶. L'auteur y relevait la proximité de l'homme et d'une nature encore sauvage, presque primitive, d'un combat «corps à corps» dans la lande, la forêt, le marais, contre des forces élémentaires. Une situation intermédiaire de l'homme qui n'est plus dominé par la nature, mais pas encore dominant, loin s'en faut. D'où le prestige de ceux qui, tels les ermites, quittent la sécurité relative de l'environnement dompté des communautés urbaines et surtout villageoises, osent fuir la compagnie des hommes pour contempler Dieu, vivre dans la solitude des landes et des forêts, ces «déserts» de l'Occident. On leur prête une emprise quasi magique sur les animaux, croyances issues peut-être des dimensions résiduelles d'un paganisme ancien mais encore latent. La nature demeure donc une composante fondamentale de l'être humain de ce temps. Les animaux en particulier, avec lesquels l'homme reste en connivence ontologique: on les juge et on les châtie pour motifs moraux ou religieux, ils prennent part à la vie des humains, les sauvent parfois, ont eux aussi des comportements pieux ou impies, servent d'instrument à Dieu ou aux forces des ténèbres.

L'un des plus anciens articles de Paul Rousset annonçait déjà l'orientation future de ses travaux. On peut le considérer à cet égard comme exemplaire. La croisade, à nouveau, y occupe la place centrale, ou plus exactement les sources de la première croisade, d'une prodigieuse richesse pour qui veut étudier, précisément, la psychologie dite «collective». L'auteur y décrit un aspect de la religiosité de ce temps, la croyance en la «justice immanente»²⁷. On croit alors que Dieu exerce sa justice *hic et nunc*, récompense dès ici-bas le juste et punit le coupable. Ainsi, les chroniqueurs expliquent sans vergogne que les croisés sont morts à cause de leurs péchés, *peccatis exigentibus*, et entérinent, malgré les réticences officielles de l'Eglise, l'usage des ordalies, du duel judiciaire et du combat singulier, dont on trouve plusieurs exemples au cours même de la première croisade. La bataille est à leurs yeux, pour la même raison, une ordalie, un jugement de Dieu. la victoire est signe d'approbation divine, la défaite preuve de désaveu céleste. D'où le trouble de saint Bernard et sa difficulté à expliquer l'échec de cette deuxième croisade qu'il avait prêchée comme voulue de Dieu. A la faveur générale de cette croyance commune, l'auteur voit deux raisons principales: la première tient à la persistance de la «mentalité primitive», la seconde vient de l'influence de l'Ancien Testament véhiculant une conception théocratique du pouvoir.

Elargissant ensuite son enquête, Paul Rousset s'attachait, quelques

²⁶ ROUSSET, P., «L'homme en face de la nature à l'époque romane», *Mélanges Paul Edmond Martin*, Genève, 1961, pp. 38-48.

²⁷ ROUSSET, P., «La croyance en la justice immanente à l'époque féodale», *Le Moyen Age*, 1948, pp. 225-248.

années plus tard, à décrire le sens du «merveilleux» qui imprègne les mentalités de ce temps²⁸. Pétris de religiosité «primitive» avide de surnaturel, confortés dans cette voie par la majeure partie du clergé, les hommes voient dans les phénomènes de la nature des signes annonciateurs, voire des causalités véritables. L'auteur distingue les signes célestes, présages d'évènements extra-ordinaires à grande échelle, parfois favorables, mais généralement funestes, incitant au repentir de l'humanité: comètes, étoiles, rutilance du ciel, pluies diluviennes, dérèglements divers. Les prodiges terrestres ont aussi valeur de présages à caractères plus personnels, plus limités, localisés. Ce sont parfois des actes ou gestes insolites, anodins: un cerge brisé, une armure qui tombe, un bâton qui se brise lorsque l'on s'appuie dessus, etc. La communion étroite qui unit l'homme à la nature, en particulier aux animaux, rend ceux-ci capables de délivrer également des messages. Il y a bien un véritable «merveilleux zoologique». Les miracles, enfin, sont aussi des signes à supports matériel et «naturel»; les reliques y jouent le rôle majeur. Le merveilleux est donc, somme toute, proprement «naturel». On lui attribue seulement une explication de nature causale: l'homme, microcosme, rattaché à la nature par des liens mystérieux, est par elle instruit d'une prochaine intervention de la volonté tout puissante de Dieu. La nature, toute entière, est signe; certains éléments le sont plus que d'autres, et il convient donc d'y être attentifs, de savoir les percevoir et les déchiffrer.

Tous ces travaux sont véritablement pionniers, mais je considère pour ma part comme exemplaire pour l'historien des mentalités l'article que Paul Rousset consacra à l'étude de l'émotivité à l'époque romane²⁹. On y trouve une perception étonnante de la sensibilité médiévale qui témoigne à la fois de la perspicacité érudite de l'historien et de la profonde humanité de son auteur. L'historien genevois constate d'abord le caractère paradoxal de l'homme de ce temps, passant parfois en peu de temps d'un comportement extrême à l'autre, capable de revirements soudains, imprévisibles. Il explique ce comportement par sa grande émotivité. Le cadre de vie y joue son rôle; il influe sur le comportement de l'homme, qui vit alors dans un monde immense et encore sauvage, où la forêt et l'eau demeurent omniprésents, indispensables mais inquiétants et mystérieux. L'homme doit lutter pour sa vie, et cette lutte donne lieu à une véritable sélection. Il est moins sédentaire qu'on le dit, encore souvent nomade, par nécessité ou par goût, ce qui brise d'ailleurs la belle ordonnance théorique de l'ordre social («les trois ordres», Paul Rousset le

²⁸ ROUSSET, P., «Le sens du merveilleux à l'époque féodale», *Le Moyen Age*, 72, 1956, pp. 25-37

²⁹ ROUSSET, P., «Recherches sur l'émotivité à l'époque romane», *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1959, pp. 53-67

soulignait dès 1959, ne sont ni une réalité ni même un absolu théorique). La sensibilité de l'homme est ainsi faite de contrastes, de tensions: il peut passer très vite de la violence, de la cruauté, de la vengeance féroce à l'attendrissement, à une humanité simple, presque enfantine, spontanée, qui ne craint pas d'afficher ses sentiments par des gestes, des paroles, des pleurs, des actes. C'est le cas aussi dans les conversions, transformant brusquement le chevalier pillard en moine ou en ermite, parfois (plus rarement) le «noble» en paysan. Le véhicule privilégié de ces «conversions» —ou plus généralement des revirements et des décisions prises sous l'effet de l'émotion— est plus fréquemment l'ouïe que la vue. D'où le rôle prépondérant des prédicateurs, des tribuns populaires, sachant par leurs paroles éveiller l'émotivité des hommes, qu'ils partagent. On le voit bien à travers l'exemple des chevaliers qui s'enflamment pour la croisade à l'audition des «arguments» d'Urbain II. J'ajouterais, pour ma part, «et plus encore l'écoute de la prédication et des arguments habiles et parfois démagogiques de Pierre l'ermite, type même du prédicateur populaire jouant de l'émotivité des masses».

Pour être complet, il faudrait ajouter à ce survol de l'oeuvre de Paul Rousset la mention de ses propres recensions, qu'il rédigea pendant plusieurs années sous la forme d'une «chronique bibliographique du Moyen Age»³⁰, et quelques articles que je me contente de signaler, ne les ayant pas utilisés dans mes propres recherches³¹. Les travaux ici analysés, même imparfaitement et sommairement, suffiront, je l'espère, à rappeler le rôle important et novateur joué par cet historien dans plusieurs domaines encore mal explorés de l'histoire, ceux de la croisade en temps que guerre sainte, des mentalités, des sensibilités, des idéologies, édifice auquel j'ai tenté d'apporter à mon tour ma propre pierre, m'efforçant en cela de suivre l'exemple d'un maître estimable et d'un homme honorable.

J'ai plaisir aujourd'hui à rendre à cet homme là un hommage mérité³².

³⁰ ROUSSET, P., «Chronique bibliographique du Moyen Age», *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, (1948-1956): t. 9, pp. 149-150, 249-250, 357; t. 10, pp. 87-88, 170-171, 285-286, 380-391; t. 11, p. 52; (1957-1961); t. 11, pp. 172-174, 295-296, 440-442; t. 12, pp. 48-49, 124-126.

³¹ Il s'agit de ROUSSET, P., «La «Passio Placidi» de Disentis», *Revue d'Histoire Suisse*, Zürich, 18, 1938 (3), pp. 249-267; ROUSSET, P., «A propos de l'Elucidarium d'Honorius Augustodunensis: quelques problèmes d'histoire ecclésiastique», *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, Fribourg, 52, 3, 1958, pp. 223-230; ROUSSET, P., «Deux expériences pluralistes dans l'Europe du XIIème siècle», *Revue d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, Fribourg, 46, 1952, pp. 113-129.

³² Je tiens à remercier ici Madame Paul Rousset, son épouse, qui a bien voulu me fournir quelques précisions utiles. Je l'associe à cet hommage rendu à son mari.